

Perles d'automne



Pendant que Berlusconi agonise, que Papan-dréou part se dorer en Crète, que Zapatero fait ses valises, et qu'on se demande, un peu partout, qui sera le prochain, revenons aux valeurs sûres, à la littérature, la vraie, celle qui défie les siècles.

Je ne parle pas du prix Goncourt, qui a été décerné à Gallimard par Gallimard, ni du prix Renaudot, décerné par Gallimard à une filiale de Gallimard. La cuisine est la cuisine. Mais j'aimerais vous signaler deux merveilles qui ont échappé aux prix, mais pas à ma curiosité.

Le premier est un livre pour pleurer, pour pleurer d'amertume, de rage, de compassion, de désespoir. « Tout, tout de suite », de Morgan Sportès (Fayard), est une enquête littéraire sur ce que les médias baptisèrent « Le gang des barbares ». Des jeunes de Bagneux qui, espérant toucher une rançon mirifique, enlevèrent au hasard un jeune juif - pauvre, de surcroît - et le séquestrèrent à mort.

La seule erreur de Sportès est d'affirmer que son œuvre est un roman. Bien sûr que non, et tant mieux. Comme il le fit naguère avec « L'appât », cette reconstitution minutieuse est mille fois plus percutante. Bien sûr, la chose écrite est, d'une manière ou d'une autre, construite, inventée. Mais le talent de l'auteur est de s'en tenir aux faits dans leur incroyable sécheresse, de s'abstenir d'effets de manche. La littérature française a trouvé en Morgan Sportès son Truman Capote.

L'autre titre est un livre pour rire. Pour rire vraiment, de bon cœur, avec intelligence - celle d'une romancière dont l'œil est sans défaut et la plume sans faille. « Tatiana Lafumette ou la guerre des branchés » (Dialogues) est une peinture féroce de ceux qu'on nomme, sans trop savoir ce que l'appellation désigne, « les bobos ». Eh bien, grâce à Françoise Gehannin, on le sait au bout de ces 300 pages, on le sait sur le bout des ongles.

Rien ne manque. Ni la psy, ni le loft, ni les divorces, ni le féminisme, ni Télérama, ni l'orgasme final. On jubile, on se tremousse, d'autant que, ce livre, on est un peu dedans. J'ai atteint l'épéctase à l'évocation des ateliers d'écriture qui sont au roman ce que le brin d'encens est au bouddhisme. J'ai goûté la pointilleuse et sagace déconstruction de ce qui fait Le Nouvel Observateur. Tout cela est écrit d'une plume qui vole et qui venge, entre Jules Renard et Rabelais.

Telles sont mes perles d'automne. Pour rire et pour pleurer, et les deux à la fois. En littérature, au moins, c'est permis, voire conseillé.